

trer charitables envers lui, car il confesse ses imperfections avec une candeur qui désarme la critique. Le fait est qu'il écrivait à la hâte, sans aucune espèce de régularité, et saisissant rapidement l'occasion au passage. Il reculait devant la publication de ses écrits, et ses *décades De orbe novo*, dans lesquelles il a consigné le résultat de ses recherches sur les découvertes faites en Amérique, ne furent publiées en entier qu'après sa mort. L'édition la plus précieuse et la plus complète de cet ouvrage, celle dont nous nous sommes servi, est l'édition d'Hakluyt, publiée à Paris en 1587.

Les ouvrages de P. Martyr sont tous écrits en latin, et en latin qui n'est pas très-pur; circonstance assez singulière, puisque les bons écrivains de l'antiquité lui étaient familiers. Cependant, il maniait évidemment les langues mortes avec la même facilité que les langues vivantes. Quels que soient, du reste, les défauts de son style, la supériorité de son esprit se révèle dans le choix de ses sujets et dans la manière dont il les traite. Il laisse de côté ces détails triviaux qui encomrent si souvent les narrations littérales des voyageurs espagnols, et concentre son attention sur les grands résultats de leurs découvertes, sur les productions du pays, sur l'histoire et les institutions des différentes races, sur leur caractère et leurs progrès dans la civilisation. Ses écrits sont surtout précieux sous un rapport. Ils nous initient à la pensée de la cour de Castille pendant le progrès des découvertes. Ils nous offrent, en un mot, le revers du tableau; et après avoir suivi les conquérants espagnols dans leur merveilleuse carrière d'aventures dans le Nouveau-Monde, nous n'avons qu'à feuilleter le livre de Martyr pour connaître l'impression produite par ces événements sur les esprits éclairés de l'ancien continent. C'est le complément nécessaire de l'histoire proprement dite.

Le lecteur qui désire de plus amples détails sur cet estimable savant, les trouvera dans l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle* (partie I^{re}, chap. 14, appendice, et chap. 19): sa volumineuse correspondance contient sur l'histoire de ce règne les matériaux les plus authentiques.

LIVRE QUATRIÈME.

SÉJOUR A MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

LAC DE TEZCUCO. — DESCRIPTION DE LA CAPITALE. — PALAIS ET MUSÉES.
— HABITATION ROYALE. — GENRE DE VIE DE MONTÉZUMA.

1519.

L'ancienne cité de Mexico occupait le même emplacement que la capitale moderne. Les grandes chaussées y aboutissaient aux mêmes points, les rues se prolongeaient à peu près dans la même direction, du nord au sud et de l'est à l'ouest; la cathédrale couvre, dans la *plaza Mayor*, le terrain où s'élevait alors le temple du dieu de la guerre des Aztèques; et les quatre principaux quartiers de la ville sont encore connus des Indiens par leurs anciens noms. Cependant un Aztèque du temps de Montézuma aurait peine à reconnaître sa capitale dans la moderne métropole qui, semblable au phénix, est sortie, radieuse de beauté, des cendres de l'antique Tenochtitlan. Celle-ci était entourée des eaux salées de Tezcuco, que de larges canaux portaient dans toutes les parties de la ville; tandis que le Mexico de nos jours, situé sur la terre ferme et sur un terrain sec et exhaussé, se trouve, en tirant une ligne de son centre, à près d'une lieue de l'eau. La cause de ce changement apparent de position est la retraite ou plutôt le rétrécissement du lac; ce rétrécissement, effet naturel de la rapidité de l'évaporation dans ces hautes régions,

était déjà sensible avant la conquête, et il a été depuis activé par des causes artificielles (1).

Le niveau moyen du lac de Tezcuco n'est aujourd'hui que de quatre pieds au-dessous de celui de la grande place de Mexico (2). Il est beaucoup plus bas que celui des principales nappes d'eau qu'on trouve dans la vallée. Dans les grandes crues occasionnées par des pluies excessives et continues, ces derniers réservoirs déversaient autrefois leur trop plein dans le lac de Tezcuco, qui, grossi de cette masse d'eaux, rompait ses digues, et, se répandant dans les rues de la capitale, inondait toute la partie inférieure des habitations. Ce n'était là, toutefois, qu'un léger inconvénient, lorsque les maisons étaient assises sur des pilotis assez hauts pour que les bateaux pussent passer dessous, — lorsque les rues étaient des canaux et que les communications ordinaires avaient lieu par eau. Mais le mal devint plus sérieux après que ces canaux, comblés avec les décombres de la ville indienne, eurent fait place à des rues solides, et que les fondations de la capitale eurent été successivement conquises sur l'élément liquide. Pour y remédier, on ouvrit à grands frais, au commencement du dix-septième siècle, le fameux conduit d'écoulement de Huehuetoca; et Mexico, après des inondations réitérées, a été enfin mis hors de l'atteinte des eaux du lac (3). Mais ici,

(1) Il paraît, au dire de Motolinia, qui vint au Mexique peu de temps après la conquête, que le lac s'était déjà sensiblement retiré avant cette époque. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., partie 3, cap. 6.

(2) Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 93.

Cortés supposait que ce lac avait des marées régulières. (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 101.) Cette supposition embarrassait fort le savant P. Martyr (*De orbe novo*, dec. 5, cap. 3); et d'autres savants se sont livrés, depuis, à d'ingénieuses spéculations sur l'hypothèse d'une communication souterraine avec l'Océan!... Ce que Cortés appelait « marées » était probablement les crues périodiques occasionnées par l'influence de certains vents réguliers.

(3) Humboldt a donné une description détaillée de ce grand canal souterrain, qu'il déclare être une des plus étonnantes constructions hydrauliques qui existent, et dont l'achèvement, dans sa forme actuelle, ne remonte

comme il arrive souvent en pareil cas, ce que la capitale a gagné sous le rapport de l'utile a été acheté aux dépens du pittoresque. Par suite de cette retraite des eaux, les villes et les villages qu'elles baignaient autrefois se sont trouvés reportés à plusieurs milles dans l'intérieur des terres; une plage aride, couverte d'incrustations salines, a remplacé la brillante végétation qui ornait jadis les bords du lac, ainsi que les sombres massifs de chênes, de cèdres et de sycomores, qui projetaient leurs larges ombres sur son sein.

Les *chinampas*, cet archipel d'îles flottantes, dont nous avons parlé dans le chapitre qui précède, ont aussi disparu presque entièrement. Elles n'avaient d'autre origine que des fragments de terre détachés accidentellement du rivage, et maintenus ensemble à la surface de l'eau par les racines fibreuses dont ils étaient pénétrés. Les Aztèques primitifs profitèrent, pour suppléer à la terre qui leur manquait, de l'exemple que leur donnait la nature. Ils construisaient des radeaux de joncs, de roseaux et d'autres substances fibreuses, qui, solidement entrelacées, formaient une base suffisante pour recevoir les sédiments qu'ils tiraient du fond du lac. Peu à peu se formèrent ainsi des îles de deux à trois cents pieds de longueur et de trois à quatre pieds d'épaisseur, couvertes d'un riche sol artificiel, sur lequel l'industriel Indien cultivait des légumes et des fleurs pour les marchés de Tenochtitlan. Quelques-uns de ces *chinampas* avaient même assez de consistance pour que de petits arbres pussent y pousser, et pour supporter une hutte où résidait le gardien : celui-ci, à l'aide d'une longue perche, appuyée contre les parois ou même au fond du bassin, pouvait changer à volonté la position de son petit domaine, qu'on voyait, semblable à quelque île enchantée, se promener sur les eaux avec sa riche cargaison de productions végétales (4).

pas au-delà de la dernière partie du siècle dernier. Voir son *Essai polit.*, t. 2, p. 103 et seq.

(4) Humboldt, *ibid.*, t. 2, p. 87 et seq. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 153.

Les anciennes digues étaient au nombre de trois. Celle d'Iztapalapan, par laquelle arrivèrent les Espagnols, aboutissait à la ville du côté du midi. Au nord, celle de Tepejacac, faisant suite à la rue principale, pouvait être aussi considérée comme le prolongement de la première chaussée. Enfin, la digue de Tlacopan reliait la ville au continent du côté de l'ouest : cette dernière chaussée, devenue célèbre par la retraite des Espagnols, avait environ deux milles de longueur. Elles étaient toutes trois solidement bâties en pierre et à chaux, défendues par des ponts-levis, et assez larges pour que dix à douze cavaliers pussent y passer de front (5).

Les fondateurs de Tenochtitlan établirent leurs frères habitations de joncs et de roseaux sur un groupe de petites îles qui occupait la partie occidentale du lac. Plus tard, ces habitations furent remplacées par des bâtiments en matériaux plus durables. Une carrière du voisinage fournit une pierre rouge, légère, facile à travailler, qui fut employée pour la construction : il en résulta des édifices plus remarquables par la solidité que par l'élégance de leur architecture. Mexico était, ainsi que nous l'avons dit, la résidence des grands chefs, que le souverain encourageait, ou plutôt, que par des motifs politiques faciles à comprendre, il forçait à passer une partie de l'année dans la capitale. Les puissants seigneurs de Tezcuco et de Tlacopan, qui partageaient, au moins nominale, la souveraineté de l'empire, y faisaient aussi un séjour temporaire (6). Les habitations de ces hauts dignitaires et celles des principaux nobles étaient une magnificence barbare, proportionnée au rang de leurs possesseurs. Elles étaient basses, à la vérité, ayant rarement plus d'un rez-de-chaus-

(5) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., partie 3, cap. 8.

Cortés parle, il est vrai, de quatre chaussées. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 102.) Il a peut-être compté un embranchement de la chaussée méridionale, conduisant à Cojohuacan, ou bien encore le grand aqueduc de Chaltepēc.

(6) Ante, t. 1, p. 12.

sée, et jamais deux étages ; mais elles couvraient une vaste étendue de terrain. Elles étaient disposées à quatre angles, avec une cour au milieu, entourée de portiques décorés de jaspe et de porphyre, matériaux qu'on trouvait en abondance dans les environs ; assez souvent une fontaine, jaillissant au centre de cette cour, répandait dans l'air une agréable fraîcheur. Les maisons habitées par les gens du peuple reposaient également sur des fondations en pierre, qui s'élevaient à la hauteur de quelques pieds, soutenant des assises de briques, dans lesquelles étaient engagées des solives en bois (7). La plupart des rues étaient étroites et de peu d'apparence : quelques-unes, cependant, étaient larges et fort longues. La principale rue, qui faisait suite à la grande chaussée du midi, traversait la ville en ligne droite, dans toute sa longueur, et offrait une noble perspective, dans laquelle les longues lignes d'édifices en pierre étaient interrompues de distance en distance par des jardins, élevés sur des terrasses et déployant tout le luxe de l'horticulture aztèque.

Les grandes rues, revêtues d'un ciment dur, étaient coupées par de nombreux canaux. Quelques-uns de ces canaux étaient bordés de quais solides, qui servaient à la circulation des piétons, et sur lesquels les bateaux pouvaient décharger leurs marchandises. De distance en distance, on avait élevé de petits bâtiments où stationnaient les agents du fisc, chargés de la perception des droits sur les différentes denrées. Les canaux étaient traversés par un grand nombre de ponts, dont

(7) P. Martyr donne une description de ces maisons, qui fait voir que les classes pauvres elles-mêmes étaient commodément logées. « Populares verò domus cingulo virili tenus lapideæ sunt et ipsæ, ob lacunæ incrementum per fluxum aut fluviorum in eâ labentium alluvies. Super fundamentis illis magnis, lateribus tum coctis, tum æstivo sole siccatis, immixtis trabibus reliquam molem construunt ; ano sunt communes domus contentæ tabulato. In solo parùm hospitantur propter humiditatem, tecta non tegulis, sed bitumine quodam terreo vestiunt ; ad solem captandum commodior est ille modus. brevior tempore consumi debere credendum est. » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 10.

beaucoup pouvaient se lever, ce qui permettait de couper les communications entre les différentes parties de la ville (8).

Les descriptions qui nous ont été transmises de la vieille capitale nous rappellent ces villes aquatiques de l'ancien monde, dont l'emplacement a été choisi par des considérations semblables d'économie et de défense, et par-dessus tout Venise (9), si ce n'est point une profanation de comparer l'architecture barbare des Indiens de l'Amérique avec les palais de marbre et les édifices — hélas ! bien déchus de leur splendeur — qui couronnaient jadis la superbe reine de l'Adriatique (10). L'exemple de la métropole ne tarda pas à être imité par les villes environnantes. Au lieu d'asseoir leurs fondations sur la terre ferme, on les vit s'avancer fort loin dans le lac, dont les eaux n'ont pas, en certains endroits, plus de quatre pieds de profondeur (11). Ainsi s'ouvrit un moyen facile de communication, et la surface de cette « mer » intérieure, comme l'appelle Cortès, se couvrit de milliers de *canots* (12), — mot indien, — véhicules d'un commerce actif entre ces petites communautés. Combien l'aspect du lac devait être alors animé et pittoresque, avec ses jolies villes et ses îlots en

(8) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 8. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 408. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 33, c. 40-41. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(9) P. Martyr fut frappé de cette ressemblance. « Ut de illustrissima civitate Venetiarum legitur, ad tumulum in eâ sinûs Adriatici parte visum, fuisse constructam. » Martyr, *De orbe novo*, dec. 3, cap. 10.

(10) Ne pourrait-on appliquer, sans trop de violence, à la capitale des Aztèques le beau sonnet dans lequel Giovanni della Casa met en regard Venise naissante et Venise à l'apogée de sa gloire ?

Questi palazzi e queste logge or colte, etc.

(11) « Le lac de Tezcuco n'a généralement que trois à cinq mètres de profondeur. Dans quelques endroits le fond se trouve même déjà à moins d'un mètre. » Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 49.

(12) « Y cada dia entran gran multitud de Indios cargados de bastimentos y tributos, así por tierra como por agua, en acalés ó barcas, que en lengua de las istas llaman canoas. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 6.

fleurs se balançant, comme des navires à l'ancre, sur ses eaux limpides !

La population de Tenochtitlan, à l'époque de la conquête, est diversement évaluée. Aucun écrivain contemporain ne donne à cette ville moins de soixante mille maisons, ce qui, d'après les règles ordinaires, représenterait trois cent mille âmes (13). Si une même habitation contenait souvent, ainsi qu'on nous l'affirme, plusieurs familles, ce chiffre devrait être beaucoup plus élevé (14). Rien n'est plus incertain que ces évaluations numériques appliquées à des sociétés barbares, dont l'existence est nécessairement moins fixe, plus confuse que celle des peuples civilisés, et où l'on manque de méthode régulière pour le recensement de la population. Mais le témoignage uniforme des conquérants, l'étendue de la ville, qui avait, dit-on, près de trois lieues de tour (15) ; les vastes proportions de sa grande place, où se tenait le

(13) « Esta la cibdad de Méjico ó Tenextutan, que sera de sesenta mil vecinos. » *Carta del lic. Zuazo*, Ms.) « Tenustitanam ipsam inquit sexaginta circiter esse millium domorum. » (P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 3, cap. 3.) « Era Méjico, quando Cortés entró, pueblo de sesenta mil casas. » (Gomara, *Crónica*, cap. 78.) Toribio dit vaguement « los moradores y gente era innumerabile. » (*Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 8.) La traduction italienne du « Conquérant anonyme, » qui n'existe plus qu'en traduction, dit, il est vrai, « meglio di sessanta mila *habitatori*. » (*Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.) Mais c'est probablement le résultat d'une erreur dans la traduction du mot *vecinos*, terme ordinairement employé dans les statistiques espagnoles, et qui, signifiant *citoyens, chefs de famille*, correspond à l'italien *fuochi*. Voir aussi Clavigero (*Stor. del Messico*, t. 3, p. 86, *nota*.) Robertson s'en rapporte *exclusivement*, pour son estimation, à cette traduction italienne. (*Hist. of America*, t. 2, p. 281.) Il cite, il est vrai, deux autres autorités : Cortés, qui ne parle pas de la population, et Herrera, qui confirme l'évaluation populaire de « sesenta mil casas. » (*Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 13.) Le fait a une certaine importance.

(14) « En las casas, por pequeña que eran, pocas veces dexaban de morar dos, quatro, y seis vecinos. » Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 13.

(15) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

marché; les longues lignes d'édifices dont on trouve encore des ruines dans les faubourgs, à plusieurs milles de la ville moderne (16); la renommée de la métropole par tout l'Anahuac, qui comptait cependant plusieurs grandes et populeuses cités; enfin l'industrie économique, les procédés ingénieux mis en usage pour extraire un aliment des substances en apparence les plus ingrates (17), tout atteste une nombreuse population, bien supérieure à celle de la capitale actuelle (18).

Une police active veillait à la salubrité et à la propreté de la ville. Mille personnes étaient, dit-on, journallement employées à l'arrosage et au balayage des rues (19), de sorte qu'on « pouvait — pour emprunter le langage d'un ancien Espagnol — s'y promener avec aussi peu de risque de se salir les pieds que les mains (20) ». L'eau, dans une ville baignée de tous côtés par des inondations salées, était extrêmement saumâtre. Mais Chapultepec « le mont aux cigales, » distant de moins d'une lieue, fournissait un ample provi-

(16) « C'est sur le chemin qui mène à Tampantla et aux Ahuahuetes que l'on peut marcher plus d'une heure entre les ruines de l'ancienne ville. On y reconnaît, ainsi que sur la route de Tacuba et d'Iztapalapan, combien Mexico, rebâti par Cortés, est plus petit que l'était Tenochtitlan sous le dernier des Montézumas. L'énorme grandeur du marché de Tlatelolco, dont on remarque encore les limites, prouve combien la population de l'ancienne ville doit avoir été considérable. » Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 43.

(17) Un des aliments des basses classes était une écume glutineuse qu'on recueillait dans les lacs, et avec laquelle on faisait une espèce de gâteau, dont la saveur ressemblait un peu à celle du fromage. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 92.

(18) On est confirmé dans cette opinion, lorsqu'on compare les deux cartes qui sont à la fin de la première édition du « Mexico » de Bullock; l'une de la ville moderne, l'autre de l'ancienne, tirée du musée de Boturini, et indiquant la disposition régulière des rues et des canaux; disposition aussi uniforme que celle des cases d'un échiquier.

(19) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 274.

(20) « Era tan barrido y el suelo tan asentado y liso, que aunque la planta del pie fuera tan delicada como la de la mano no recibiera el pie detrimento ninguno en andar descalzo. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

sionnement d'eau pure. Cette eau était dirigée par des tuyaux de poterie, le long d'une digue construite exprès; et afin que le service ne souffrit aucune interruption lorsque des réparations étaient devenues nécessaires, une seconde ligne de tuyaux, disposée à cet effet, remplaçait temporairement la ligne ordinaire. On était ainsi parvenu à amener au cœur de la capitale une colonne d'eau de la grosseur du corps d'un homme, qui alimentait les fontaines et les réservoirs des principales habitations. Des ouvertures pratiquées dans l'aqueduc aux endroits où il traversait les ponts, permettaient de faire descendre cette eau fraîche dans les pirogues, qui la transportaient ensuite dans toutes les parties de la ville (21).

Tout en encourageant parmi ses nobles le goût du luxe architectural, Montézuma contribuait aussi, de son côté, à l'embellissement de la capitale. Ce fut sous son règne que la fameuse pierre calendaire qui, dans son état primitif, pesait probablement près de cinquante tonneaux, fut transportée d'une carrière éloignée de plusieurs lieues à la capitale, où elle forme encore un des monuments les plus curieux de la science aztèque. Et vraiment quand on réfléchit à la difficulté de tailler, dans le roc basaltique, une masse aussi énorme sans aucun outil en fer, et de la transporter à une telle distance, par terre et par eau, sans l'aide d'animaux, on peut admirer la hardiesse et l'habileté mécanique du peuple capable de venir à bout d'une pareille entreprise (22).

Non content du spacieux palais de son père, Montézuma en construisit un autre plus somptueux encore. Il occupait, ainsi que nous l'avons dit, le terrain aujourd'hui couvert en partie

(21) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 108. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(22) Ces masses énormes, suivant P. Martyr, qui recueillit ses informations de témoins oculaires, furent transportées sur de gros rouleaux de bois, à l'aide de cordages, tirés par de longues files d'individus. (*De orbe novo*, dec. 5, cap. 10.) C'est ainsi que les Égyptiens traitaient leurs immenses blocs de granit, comme on le voit par de nombreuses sculptures taillées sur leurs édifices.

par les habitations particulières qui forment un des côtés de la *plaza Mayor*. Ce bâtiment, ou, pour parler plus correctement, cet assemblage de bâtiments, se déployait dans des proportions si grandioses, que sur son large toit en terrasse trente chevaliers auraient pu, si nous en croyons un des conquérants, se livrer aux évolutions d'un carrousel régulier (23). J'ai déjà parlé de ses décorations intérieures, de ses pittoresques tentures, de ses plafonds de bois odoriférants, assemblés sans un seul clou et probablement sans aucune idée des principes de la construction des cintres (24), de ses nombreux et vastes appartements, que Cortés, dans son enthousiasme un peu hyperbolique, n'hésite point à mettre au-dessus de tout ce qui existait en ce genre en Espagne (25).

Plusieurs corps de bâtiment, attenant à l'édifice principal, avaient diverses destinations spéciales. L'un d'eux était un arsenal rempli des armes et des costumes militaires portés par les Aztèques, tous rangés dans un ordre admirable et en état de service. L'empereur, qui excellait lui-même dans le maniement du *maquahuil* ou sabre indien, prenait grand plaisir à voir des exercices athlétiques et la représentation des jeux de la guerre, exécutée par ses jeunes nobles. Un autre bâtiment servait de dépôt de grains; d'autres étaient des magasins où l'on conservait les denrées et les divers articles d'habillement fournis par les cantons chargés de subvenir aux besoins de la maison royale.

(23) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(24) « Ricos edificios, dit le licencié Zuazo, parlant des constructions de l'Anahuac en général, excepto que non se halla alguno con *boveda*. » (Carta, Ms.) Cet écrivain a recueilli un grand nombre de faits, résultat de ses observations personnelles, dans l'année qui suivit la conquête. Son assertion, si elle était admise, trancherait une question qui a fort occupé les antiquaires.

(25) « Tenia dentro de la ciudad sus casas de aposentamiento, tales, y tan maravillosas, que me pareceria casi imposible poder decir la bondad y grandeza de ellas. É por tanto, no me porné en expresar cosa de ellas, mas de que en España no hay su semejable. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 411.

Certains édifices étaient appropriés à une destination toute différente. De ce nombre était une immense volière, dans laquelle se trouvaient rassemblés, de toutes les parties de l'empire, des oiseaux au riche plumage. On y voyait le cardinal écarlate, le faisan doré, l'innombrable famille des perroquets, reproduisant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, parmi lesquelles dominait le vert royal, et cette merveille en miniature, l'oiseau-mouche, qui se plaît parmi les bosquets de chèvre-feuille (26). Trois cents personnes étaient chargées du soin de cette volière : elles faisaient une étude du genre de nourriture qui convenait le mieux à chaque espèce, et qu'on ne se procurait souvent qu'à grands frais; dans la saison de la mue, elles recueillaient avec soin les brillantes plumes, dont les nuances variées formaient la palette du peintre aztèque.

Un bâtiment séparé était réservé pour les oiseaux de proie, — la vorace famille des vautours, et les aigles à la vaste envergure, habitants des solitudes neigeuses des Andes. Cinq cents dindes, la viande la moins chère au Mexique, étaient affectés à la consommation journalière de ces tyrans des airs.

Après de cette volière était une ménagerie d'animaux sauvages, tirés des forêts, des montagnes, et même des marécages lointains de la *tierra caliente*. L'analogie de leurs différentes espèces avec celles de l'ancien monde occasionnait une confusion perpétuelle dans la nomenclature des Espagnols, qui a depuis induit en erreur des naturalistes plus instruits. Cette

(26) La description donnée par Herrera de ces insectes ailés, si on peut les appeler ainsi, fait voir les erreurs et les écarts d'imagination auxquels se laissaient entraîner les savants eux-mêmes, en ce qui concernait les nouvelles espèces d'animaux découvertes au Mexique. « On trouve dans ce pays certains oiseaux, de la grosseur des papillons, avec de longs becs et un brillant plumage, fort recherché pour les ouvrages curieux qu'il sert à fabriquer. Comme les abeilles, ils vivent du suc des fleurs et de la rosée qui s'y dépose : lorsque la saison des pluies est passée et que vient la sécheresse, ils s'attachent aux arbres par leur bec et meurent. Mais l'année suivante, au retour des pluies, ils ressuscitent! » Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 21.